

En fait, c'est par cet argument biaisé par le « nécessaire » et l'« utile », étayé par l'« absence de problème » que cela entraînerait, que nos vegans parviennent à imposer deux ou trois jours de « culinairement correct », même s'ils savent que, passé ce moment temporairement libéré, la très grande partie des pauvres pêcheurs que sont les viandistes retomberont dans leurs errances.

Eh bien si ! Il y a un problème, c'est qu'une dimension est toujours absente de ce débat sur la nourriture : le plaisir. C'est toujours « on peut se nourrir », « ce dont les humains ont besoin »... Mais nous ne nous nourrissons pas que pour survivre ! Cette façon de contourner la question du plaisir pour tout ramener à l'utile est bien typique de ce retour au puritanisme et à la morale auquel nous assistons actuellement, et que nous évoquions au début de l'article. Manger bien, faire bien, lutter contre le mal, etc. Et puisque nous y sommes, ne pourrait-on pas ne faire l'amour que pour la reproduction ?

L'argument selon lequel le spéciste se retrancherait derrière un hypothétique besoin de viande pour survivre, alors que, nous dit l'antispéciste, la seule réalité, c'est que nous sommes simplement capables physiologiquement d'en manger, est totalement fallacieux ! Lorsqu'un spéciste mange de la viande, c'est parce qu'il aime ça et non « parce qu'il se sent obligé de le faire » (par obligation nutritionnelle ou culturelle), comme le prétend Olivier.

Donc, en bref, si nous pouvons manger végétalien, il est difficile de le faire en toute convivialité avec des gens qui nous y invitent au prétexte que ça serait notre plus petit dénominateur commun, et qui en font une question de principe. La seule raison qui peut faire accepter ce « menu unique sans complication », c'est de se décharger d'une tâche sur d'autres qui s'en régalaient... Pas très libertaire !

En revanche, cette convivialité culinaire serait possible si disparaissait toute trace de prosélytisme et de jugement implicite sur les omnivores.

Etre vegan, une mode pour temps de crise

*L'antispécisme est apparu dans le paysage politique hexagonal au début des années 90 avec la diffusion en France de La Libération animale de Peter Singer (1975), puis des Cahiers antispécistes animés par Yves Bonnardel et David Olivier. Après quelques débats parfois houleux, il fut rejeté (avec raison, selon nous) par la quasi-totalité des organisations d'extrême gauche et anarchistes (avec des arguments parfois douteux mais le plus souvent convaincants *). Chassé par la porte, il est revenu par la fenêtre sous une forme anglo-saxonne plus militante et puriste, drapée d'anarchisme life style, le veganisme. Etre vegan est devenu un signe de reconnaissance au même titre qu'un style vestimentaire ou musical, qu'une façon de parler ou d'écrire. Une mode, en somme.*

Nous ne distinguons pas ici l'antispécisme du veganisme. Disons simplement que l'antispécisme fournit les fondements idéologiques, mais s'accommode parfois de certaines concessions. Les vegans, eux, sont souvent plus radicaux dans leurs exigences quotidiennes, mais ils sont souvent engagés dans d'autres causes et donc plus insérés dans des réalités qui sont les nôtres. Les uns comme les autres ne mangent ni viande ni poisson, et sont, surtout les vegans, en général végétaliens en ce sens qu'ils étendent leur refus de consommation et d'utilisation à tous les produits issus de l'exploitation des animaux (élevage, chasse, cueillette) : lait, œuf, miel, fromage pour la nourriture, mais aussi laine, cuir, fumier dans le domaine domestique. Ils n'utilisent aucun produit destructeur d'animaux quel qu'il soit.

Nous n'aborderons pas ici la question de la supposée nocivité de la viande pour la santé ; ni celle du rapport entre l'alimentation carnée, la monoculture et

l'agriculture intensive destructrices ; ni, non plus, celle des conditions « barbares » de l'abattage ou de l'expérimentation animale. En effet, les problèmes soulevés là ne viennent qu'à l'appui d'une conception du monde beaucoup plus fondamentale, que les antispécistes auraient plus de mal à faire partager s'ils n'utilisaient ces problèmes en jouant sur le pathos ou sur des images chocs.

Il est bien évident que s'il était prouvé que toute consommation de viande rendait impossibles les rapports égalitaires entre les humains, nous nous en passerions. Entre le communisme et la bidoche, il n'y a pas photo ! Mais, pour l'instant, nous nous contentons de dire qu'il faut remettre en cause la manière productiviste/capitaliste dont la nourriture (carnée, comme céréalière ou légumière) est produite... et que, par conséquent, cela signifie globalement diminuer la consommation de viande dans les pays du Nord. De la même manière, il n'y a pas besoin de discuter longtemps pour préférer les élevages volaillers de plein air plutôt qu'en batterie (tant pour l'animal lui-même que pour nous)... ou pour promouvoir des méthodes d'abattage le moins cruels possible. Quant à la santé, c'est une autre question. Même si la nourriture végétalienne contient « tous les nutriments dont les êtres humains ont besoin », nous ne saurions réduire la bouffe à une simple fonction de survie. Ce dont nous avons besoin, c'est aussi du plaisir, sans lequel il n'y a pas de vie supportable ! Il y a déjà la télé avec son surplus de spécialistes... de la minceur, de la diététique, de l'élevage des enfants, de la sexualité ; des psys, des curés, des pédagogues, des économistes qui ne font qu'infantiliser le public en lui donnant des conseils sur ce qui est bien pour lui ; faut-il en plus qu'on en retrouve en milieu libertaire qui nous disent comment bien manger ?

LES BASES

Si, éventuellement, nous pourrions cesser de manger de la viande pour les raisons évoquées plus haut, le fondement philosophique de l'antispécisme et du veganisme à lui seul nous en dissuaderait.

Quel est-il ? C'est la considération que les intérêts des animaux non humains doivent être pris en compte au même titre que s'il s'agissait des intérêts humains, toutes les espèces animales méritant une égale considération dans la mesure où ce sont des êtres sensibles dotés d'un système nerveux et qui, par conséquent, souffrent (1). Pour résumé, Bonnardel affirme que « les intérêts d'un animal à ne pas souffrir et à vivre une vie heureuse et satisfaisante importent autant que les intérêts équivalents pour un être humain ».

(1) Bien entendu, des divergences existent quant à l'existence de ce système nerveux et sur les frontières de la souffrance. Et les coquillages, dans tout ça ? Certains en mangent, d'autres non. Chacun s'en remet à ce qu'il croit être la bonne école scientifique.

cette priorité ou qui font des comparaisons déplacées sont des spécistes », proclamait une association se voulant apolitique (AIDA, Action information pour le droit des animaux) en 1994.

QUELS QUE SOIENT NOS RÉGIMES ALIMENTAIRES OU NOS CROYANCES, NOUS POUVONS TOUS MANGER VÉGÉTALIEN

Depuis quelques années, les bouffes organisées dans des lieux collectifs et dans des rassemblements sont de plus en plus prises en charge par des vegans sans que la chose soit réellement discutée collectivement.

« Il est à noter qu'un même repas sans viande peut facilement satisfaire aussi aux exigences juives et musulmanes – et peut même satisfaire tout le monde ! Du point de vue de l'organisation, un menu unique, végétalien, constituerait une simplification et non une complication... » (David Olivier)

Un argument propre à décourager d'autres initiatives, qui ne manqueraient pas de passer pour diviseuses ! Les vegans sont ainsi fidèles à leur engagement tout en paraissant ouverts et tolérants : nous pouvons tous manger végétalien ! Ben voyons ! Qui peut le plus peut le moins. Jusqu'au jour où une nouvelle idéologie (habillée d'arguments scientifiques, comme toujours) décidera qu'il ne faut manger que des aliments cuits de telle ou telle manière (pour notre santé, bien sûr !) ; ou ne plus boire d'alcool pour mille et une raisons (santé encore, ou utilisation de bactéries sensibles si on découvre un jour qu'elles le sont, puisqu'elles sont nos ancêtres) ; ou encore étendre nos interdits à certaines espèces que nous considérons jusqu'à présent comme des plantes mais qui, à la suite de nouvelles études scientifiques, apparaîtraient à la frontière du végétal et de l'animal (comme certaines algues).

Oui, c'est vrai, il est possible de survivre en France en ne mangeant ni viande, ni poisson, ni fromage, ni œufs, ni miel, et même sans boire d'alcool ni griller nos légumes. Pas de problème si on reste sur le terrain du « nécessaire » et de l'« utile ». Et pourquoi pas – puisqu'il s'agit de simplifier pour éviter la complication – ne bouffer que des pilules contenant le strict nécessaire décidé par l'académie de médecine, mais sans trace animale, et dont la production serait confiée à des entreprises spécialisées ? Et ce n'est pas une plaisanterie : nombre d'associations antispécistes, de par le monde, défendent cette option et sont favorables aux recherches en la matière. Après celles qui sont prônées et même financées aux Etats-Unis par des groupes postmodernes dont l'objectif est de parvenir à ce que les hommes puissent être enceintes, ou que deux ovules puissent se féconder, confions aux laboratoires et aux savants le soin de nous organiser la cité radieuse !

Nous savons bien qu'il n'y a pas d'« ordre naturel » et qu'il n'y a rien de plus discutable que de se référer à de pseudo-lois de la nature pour les appliquer aux relations sociales. Et d'ailleurs, notre opposition radicale aux primitivistes (5) exprime assez bien que nous ne recherchons pas notre projet communiste libertaire dans un état de nature, un âge d'or quelconque, mais bien dans un remodelage volontaire des rapports entre les êtres humains – entre eux d'une part, et au monde de l'autre.

Et ce n'est pas se référer à un état de nature que de constater que pas mal de communautés humaines ne peuvent vivre dans leur environnement qu'en chassant et en mangeant des animaux parce que le sol ne peut pas produire de végétaux suffisants pour les nourrir : des Inuits du Grand Nord aux Papous de Nouvelle-Guinée. Ou alors, les antispécistes considèrent que ces peuples devraient se replier vers des zones cultivables – et, par la même occasion, disparaître.

Selon certains antispécistes, « le spécisme est à l'espèce ce que le racisme est à la race, et ce que le sexisme est au sexe : une discrimination basée sur l'espèce, presque toujours en faveur des membres de l'espèce humaine (Homo sapiens) ». Ce rapprochement constitue à leurs yeux un argument choc pour accrédi-ter leur théorie comme découlant naturellement des luttes contre toutes les oppressions et les discriminations qui structurent les pratiques libertaires. Il se pose comme une évidence dont la vocation est essentiellement culpabilisatrice : Si tu es contre le racisme, le fascisme, le sexisme, tu ne peux qu'être contre le spécisme (certains, heureusement peu nombreux, sont allés au bout de cette logique : « Tu manges de la viande, tu es comme un nazi »). Sauf que la lutte contre le racisme, comme contre le sexisme, concerne des êtres humains que nous refusons de mettre sur le même plan que les animaux, et qui, le plus souvent, prennent en charge leur lutte. Non, spécisme, racisme, sexisme ne sont pas des équivalents sur le marché de la pensée postmoderne ! Sinon, ne devrions-nous pas cesser toute discrimination entre les classes sociales et affubler cette toute nouvelle lutte du néologisme « anticlassisme » ?

Ce rapprochement ne concerne que les vegans et les antispécistes politisés et que nous sommes amenés à côtoyer. Mais il en est d'autres qui n'ont pas les mêmes soucis ! : « Nous sommes apolitiques parce que nous avons une priorité : transformer l'humanité omnivore en humanité végétarienne. Tous les autres combats (luttes contre les inégalités entre humains...) pourront ensuite être menés. En effet, les souffrances infligées aux animaux sont incomparablement plus nombreuses et intenses que celles des humains. Ceux qui ne tiennent pas compte de

(5) Ils considèrent qu'il faut en revenir au stade des chasseurs-cueilleurs. Un stade d'ailleurs complètement mythifié et s'appuyant sur les conceptions scientifico/ ethnographico/ anthropologico fluctuantes, mais surtout mal digérées.

Par ailleurs, selon les antispécistes, il faut étendre la notion de droit à l'ensemble du vivant. Or il ne s'agit là que d'une fausse égalité, puisque ce droit, qui concernerait une énorme quantité d'espèces, ne serait élaboré que par une seule, l'humaine, qui saurait ce qui est bon pour les autres, incapables de s'exprimer dans ces termes-là. C'est bel et bien un point de vue de dominant.

La conséquence de cette égalité des droits réclamée est écrite dans un brochure, Nous ne mangeons pas de viande pour ne pas tuer d'animaux (mai 1989-novembre 1992, p. 9) : « Il n'est pas fait de différence quant aux vies d'un humain et d'un animal. » Un point de vue très « spéciste » puisqu'il considère chaque espèce comme un tout. Il y a pourtant des humains que nous serions amenés à détruire plus qu'à protéger !

Que nous disent les antispécistes ? Vous êtes pour la liberté, l'égalité, la justice, alors vous devriez être antispécistes !

Eh bien non !

Lors d'une rencontre intergalactique en Espagne en 1997, la motion antispéciste disait ceci : « Le mouvement de libération animale doit se renforcer pour lutter contre le monstre libéral. » Mais ce mouvement, c'est un seul animal qui le mène au nom de tous ! Ces Fronts de libération sont le fait d'une avant-garde autoproclamée qui agit au nom de... l'égalité !

Selon nous, les revendications de la politique, de l'anarchisme, des mouvements d'émancipation, c'est que la liberté, l'égalité, la justice, etc., soient portées par les intéressés eux-mêmes et pas décidées en dehors d'eux. Or, dans ce cas des animaux, les « libérateurs » seraient des représentants autodésignés et non révocables ! C'est de l'anthropocentrisme assorti d'anthropomorphisme : qu'est-ce qu'un animal « sait » de la liberté, de l'égalité ?

Pour qu'il y ait de l'inégalité entre des êtres, il faut qu'il y ait aussi de l'égalité : le maître, pour se faire comprendre de l'esclave, doit parfois se mettre à son niveau, parler le même langage... Et c'est parce qu'il y a cette « égalité »-là, même la plus ténue, qu'il y a potentiellement la place pour une revendication égalitaire. C'est pour cela que l'esclavage peut être aboli, qu'il en est de même de la domination masculine, et d'autres dominations entre humains, et que cette tension entre égalité et inégalité a un potentiel universel au sein de ce que l'on peut appeler l'humanité : ceux et celles qui en formulent l'idée et la volonté. Nous défendons le principe d'auto-émancipation. Sinon, on est dans la prise en charge, la charité, la pitié – mais il est vrai que certains militants fonctionnent sur ces registres-là dans leur rapports à d'autres humains ; ils veulent les organiser, les libérer, leur amener la conscience, les délivrer du mal, etc. (2).

(2) Le jour où les animaux se révolteront, alors on verra. Et s'ils le font (?), ce sera probablement au sein de chaque espèce : contre le mâle dominant chez certains, contre la poule dominante, etc.

Placer sur un même plan d'égalité toutes les espèces animales, cela signifie que :

- Soit il faut apprendre à tous les prédateurs à ne plus bouffer nos frères animaux. Et cela est valable pour les humains mais aussi pour les autres, donc il faut aussi rééduquer les tigres, les ours, les loups, etc., pour leur apprendre à devenir végétariens (certains antispécistes sont allés jusque-là). Bien évidemment, si ce genre de délire était exaucé, ce serait une catastrophe écologique et c'est probablement l'ensemble des espèces animales qui disparaîtrait.

- Soit il y a des espèces animales qui conservent le droit d'en bouffer d'autres, et alors là c'est vraiment trop injuste. On ne voit pas pourquoi notre frère renard aurait le droit de se taper une poule alors que nous n'aurions pas le droit de nous griller un poulet.

Les antispécistes font, de fait, des animaux non humains un tout... Or les animaux n'existent comme un ensemble que par rapport à une vision humaine qui le décide ainsi, en fonction d'une conception particulière de ce qu'est le « vivant ». Or Homo sapiens étant aussi un animal (un primate), il fait partie de cet ensemble à libérer. Mais pour qu'il puisse avoir un « regard sur... », il faut bien qu'il soit aussi partiellement extérieur à cet ensemble, et pas totalement partie intégrante.

En fait, il n'y a pas UN « monde animal », mais certainement un « monde du vi-

Une culture urbaine

L'antispécisme, comme le veganisme, est une culture urbaine. Ce n'est pas un hasard si l'un comme l'autre sont venus des Etats-Unis et d'Angleterre, sous la double influence d'un zeste de puritanisme protestant et de l'urbanisation précoce dont ces deux pays ont été les champions.

La majorité des populations occidentales, depuis plusieurs générations, n'entretiennent plus avec la campagne qu'un rapport mythique, touristique et nostalgique et ont perdu tout contact réel avec l'origine de leur nourriture (carnée comme végétale). Ils ne savent ni comment ça pousse, ni comment ça vit, ni la forme que ça a, ni comment ça se tue.

Alors que la vie rurale et paysanne mêlait intimement les humains et une partie du monde animal (je ne dis pas dans une joyeuse harmonie !), le développement urbain a façonné des comportements apparemment opposés, mais qui se côtoient de manière schizophrénique, vis-à-vis de l'animal. D'un côté, la production d'un bestiaire désincarné et idéalisé : l'univers Disney, les ours en peluche, les animaux de compagnie, toutes les formes anthropomorphiques de la cité idéale harmonieuse ; de l'autre, des zombies pour qui la viande c'est le hamburger et la croquette de poisson, sans rapport avec l'animal qui n'est plus que « de compagnie » et ne se mange pas. En fait, ces comportements sont le même produit de l'éloignement progressif du monde animal.

vant » qu'il est compliqué de définir correctement... et c'est une très bonne chose, car dès lors qu'il le serait « scientifiquement », et donc circonscrit précisément, il cesserait peut-être par là même d'être véritablement vivant.

Déclarer les hommes et les femmes comme les égaux des animaux, c'est adopter le seul point de vue biologique qui ne dit rien de l'humanité de l'être humain, qui ne s'adresse qu'à sa matérialité physiologique, cellulaire, son ADN... Ce qui est bien utile, soit dit en passant, à ceux parmi les humains qui y trouvent matière à justifier la domination, le dressage, l'utilisation rationnelle, économique, des corps et des esprits, les manipulations génétiques, etc.

Occupons-nous donc déjà de ceux et celles qui, au sein de l'humanité, réclament de la liberté, de l'égalité et de la justice. Il y a de quoi faire !

NOTRE SPÉCISME

Au dire des antispécistes, les spécistes (3) que nous serions s'appuieraient sur une conception anthropocentriste dans laquelle les humains seraient le centre du monde, et sur l'existence d'un ordre naturel et immuable.

Or nous considérons bien sûr que l'espèce humaine est dans le monde, qu'elle n'en est qu'une infime partie qui n'est ni le centre ni le sommet d'une quelconque hiérarchie, et qu'elle disparaîtra... et on s'en fout.

Notre « spécisme » s'appuie sur l'idée que le monde qui nous entoure est aussi une ressource, pour notre survie et notre plaisir, que nous devons utiliser avec parcimonie, en créant le moins possible de dégâts irréversibles. Et cela non pas en vertu d'un respect transcendant pour dame Nature, non pas au nom d'une morale qui nous viendrait d'en haut ; mais simplement pour ne pas scier la branche sur laquelle nous sommes assis, et pour réunir le maximum de conditions permettant de rendre possible la satisfaction des besoins et des désirs des êtres humains dans le cadre de rapports égalitaires entre eux (et non entre toutes les espèces), afin de jouir le plus possible, et non pas de souffrir le moins possible. C'est en cela aussi que nous nous séparons des sectes comme « écologie profonde » (4). Si c'est cela être spéciste, soyons spéciste.

Notre « spécisme » ne s'appuie pas non plus sur l'existence d'un ordre naturel qui voudrait que « l'Homme mange de la viande, comme ça a toujours été ».

(3) Le spécisme est à l'espèce ce que le racisme est à la race, et ce que le sexisme est au sexe : une discrimination basée sur l'espèce, presque toujours en faveur des membres de l'espèce humaine (Homo sapiens).

(4) Voir « Du retour du religieux dans les écologies », Jean Transenne, Courant alternatif, hors-série Spécial Ecologie, hiver 2010.